



Jean-Christophe Rufin :

SOLIDARITE. Médecin et écrivain, président d'honneur d'Action contre la faim, cet homme de terrain et d'engagement s'inquiète pour le tiers-monde, préfère Bayrou et souhaite une meilleure prise en compte des enjeux écologiques.

C'EST un homme qui s'est toujours mis en quatre. Médecin, figure de proue du combat humanitaire — il est président d'honneur d'Action contre la faim —, diplomate de choc au ministère de la Défense lorsqu'il avait pour mission de libérer les otages, Jean-Christophe Rufin est aussi, depuis les années 1990, un écrivain à succès. Prix Goncourt en 2001 avec « Rouge Brésil », chez Gallimard, il vient de publier « le Parfum d'Adam », qui est l'un des succès de ce début d'année. Ce roman d'espionnage met en présence d'anciens agents de la CIA et une nébuleuse terroriste écologique, le Front de libération animale, qui fait peu de cas de la vie humaine et menace d'empoisonner la planète avec un virus. Mais ce livre est aussi l'occasion pour l'auteur de mettre en scène des sujets qui le passionnent, à commencer par l'écologie et la médecine. C'est ce personnage, lucide, optimiste, et fort de ses convictions, qui s'est confié sans détour ni langue de bois aux différents services de notre journal (économie, politique, sports, informations générales, vivre mieux, spectacles).

« Le Parfum d'Adam », de Jean-Christophe Rufin, Ed. Flammarion, 554 pages, 20 €.



ENTRETIEN RÉALISÉ PAR ERIC GIACOMETTI, DIDIER MICOINE, GABRIEL RICHALOT, NELLY TERRIER, VALÉRIE URMAN, PIERRE VAVASSEUR ET FRANÇOIS VEY, AVEC LA COLLABORATION D'ÉLISABETH KASTLER-LE SCOUR.

Votre nouveau roman s'est imposé comme un best-seller. Comment l'expliquez-vous ?

■ **Jean-Christophe Rufin.** J'étais très inquiet quand j'ai fait ce livre. J'avais décidé de changer de genre et de m'attaquer à un sujet contemporain. Je voulais quelque chose d'assez proche de John Le Carré, un écrivain qui m'impressionne beaucoup et qui avait d'ailleurs été le premier à me féliciter lorsque j'ai eu le Goncourt ! D'autre part, pendant trois ans et demi, j'avais dirigé une grosse organisation humanitaire, Action contre la faim. Ça m'occupait beaucoup. Du coup, c'est un roman que j'ai écrit dans les avions, les hôtels... Moi qui aime bien travailler chez moi, là, c'était loin d'être le cas. Je n'avais pas une vue d'ensemble du bouquin. J'étais toujours en train de le remettre dans ma valochette. Autant dire que tout était réuni pour ce soit une catastrophe. Et, au bout du compte, il s'est passé deux choses : d'abord, ce roman est tombé en pleine actualité au regard des thèmes qu'il traite. Ensuite, il y a eu une adhésion du public au genre, avec un bouche-à-oreille tout de suite positif.

Quel a été le déclin de cette histoire ?

Je cherchais un sujet qui débouche sur un roman vrai. Moi, je suis très amateur de Lapiere et Collins. De ces romans populaires de grande qualité. Dans cet ordre d'idées, j'avais

d'abord pensé à faire un livre sur les baleines. Je trouvais qu'il y avait une aventure à raconter. J'ai commencé à réunir des documents là-dessus et je me suis rendu compte, d'une part, que j'appartenais à ces romanciers qui ont besoin de s'éloigner de la réalité mais aussi qu'à ce moment-là étaient apparus des gens qui étaient en rupture. Convaincus que l'espèce humaine était coupable et qu'il fallait passer à un autre type d'action que la non-violence. C'est ce nouveau type de comportement que j'ai eu envie de traiter.

« L'écriture est venue avec beaucoup de difficultés »

Vous êtes un personnage multiface : médecin, responsable humanitaire, romancier... A quel moment l'écriture s'est-elle imposée ?

Mon grand-père était un médecin du XIX^e siècle. Disons que c'était quelqu'un pour qui la médecine était une discipline avant tout littéraire. Quand je suis arrivé dans les hôpitaux, je me suis rendu compte que la médecine était devenue une science, alors que pour moi elle relevait plus de l'humanisme. Et surtout d'une forme d'engagement. La figure familiale, c'était Clemenceau, médecin engagé. Son portrait était accroché



SIEGE DE NOTRE JOURNAL (SAINT-OUEN), LE 2 FEVRIER. Dans son dernier roman, « le Parfum d'Adam », Jean-Christophe Rufin s'est en partie inspiré de son expérience dans l'humanitaire. (LP/GUY GIOS.)

au-dessus du bureau de mon grand-père. Très vite, je me suis rendu compte que je ne survivrais dans ce métier que si je repartais en quête des racines qui m'y avaient conduit. L'engagement, je l'ai trouvé dans l'humanitaire. L'écriture est venue avec beaucoup de difficultés parce que le formatage des études de médecin est tel qu'on nous convainc que nous sommes des manuels. J'ai commencé à écrire en rasant les murs : des petits textes, des essais sur ma pratique humanitaire. Puis j'ai été envoyé comme attaché culturel de coopération au Brésil, et là c'était formidable parce que je n'avais rien à faire. C'est à ce moment que je suis passé au roman. C'est pour cela que j'ai toujours l'impression, même si j'ai eu des prix littéraires, d'être un passager clandestin. D'ailleurs, on me le fait souvent sentir. C'est vrai qu'à l'époque où les autres étudiaient Montaigne ou Proust, moi j'apprenais les collatérales de l'artère hypogastrique ! (*Rires.*)

Mais, aujourd'hui, comment vous définissez-vous ?

Comme un médecin ! C'est le pivot.

Il n'y a pas si longtemps que j'ai arrêté. Quand j'ai publié « l'Abyssin », j'étais encore médecin des hôpitaux. Les patients sortaient de leur tiroir mon livre pour que je le leur dédicace. Quand j'ai fait le choix de ne plus faire de médecine, au début ça m'a beaucoup manqué. J'y reviendrai peut-être... Bon, maintenant, fondamentalement, j'écris des livres. C'est comme ça que je vis.

« Certains Etats se servent de la couverture humanitaire pour infiltrer leurs agents »

Dans « le Parfum d'Adam », on a l'impression que les services secrets recrutent dans l'humanitaire... C'est au Brésil que vous les avez rencontrés ?

Il y a une interpénétration des deux mondes, c'est sûr. Ce n'est pas au Brésil que je les ai rencontrés, mais plus tard, lorsque j'étais au cabinet de François Léotard (*NDLR : au mi-*

nistère de la Défense, de 1993 à 1995). On m'a demandé d'aller assurer des missions, de libérer des otages. Là, forcément, j'étais en contact avec les services secrets. C'était amusant parce que, dans les bureaux, on me confondait avec le capitaine Mafart, l'un des faux époux Thurenges. C'est un petit monde qui m'intéressait et avec lequel, je ne sais pas pourquoi, je me suis tout de suite senti de plain-pied.

Quel type de mission avez-vous effectué pour eux ?

Ce n'était pas pour eux. J'étais au service du pouvoir politique. J'allais beaucoup à Sarajevo. Tout a commencé avec une émission de télé où Léotard s'est retrouvé piégé par Christine Ockrent. Il y avait une invitation surprise. C'était une gamine qui s'appelait Zlata et qui avait écrit son journal. Elle était bloquée à Sarajevo. Christine Ockrent demande à Léotard : « Que comptez-vous faire pour cette enfant ? » Et Léotard dit : « Tous les moyens de la République seront mis à son service, j'en prends l'engagement. » Il rentre au ministère, me trouve en train de traîner dans les

BIO EXPRESS



▲ **28 juin 1952.** Jean-Christophe Rufin naît à Bourges (Cher). On le voit ici, à 12 ans, au côté de sa maman, Denise, dans leur appartement parisien de la rue Thérèse, dans le XII^e. Son grand-père, qui a beaucoup contribué à son éducation, était médecin et avait soigné les combattants de la Première Guerre mondiale.



▲ **1972.** Internat de médecine. Il est intégré au service de chirurgie cardiaque du professeur Cabrol, qui réalisera la première greffe du cœur. Cette image a été prise à l'hôpital de la Pitié, à Paris.

■ **1978.** Se rend en Ethiopie pour Médecins sans frontières. Jusqu'en 1983, assure des missions au Nicaragua, en Afghanistan, aux Philippines...

■ **1985.** Rupture avec MSF ; directeur médical d'Action contre la faim (AICF).

■ **1986.** Publie son premier ouvrage, « le Piège humanitaire ». Chargé de mission auprès de Claude Malhuret, secrétaire d'Etat aux Droits de l'homme.



▲ **1993.** Entre au cabinet de François Léotard (à gauche), alors ministre de la Défense, comme conseiller spécialisé sur les relations Nord-Sud. Récupère des otages en Bosnie (ici à son retour en mai 1994, en compagnie d'Alain Juppé à droite).

« Notre écologie est people »

couloirs et, résultat, tous les moyens de la République, ça a été ma pomme. Je me suis débrouillé, aux dépens de mon foie, parce que j'allais boire tous les matins avec les Serbes. Et j'ai pu la sortir. Grâce à ça, j'ai acquis la réputation du mec qui peut faire sortir des otages, et, quand il y en a eu d'autres, on m'y a renvoyé. **Au fond, lorsqu'on reproche aux associations humanitaires de ne pas travailler seulement pour le compte des populations mais au service d'autres Etats, c'est justifié...**

C'est compliqué. Cette interpénétration des services secrets et de l'humanitaire se fait à deux niveaux. On est obligé d'avoir des liens, ne serait-ce que pour des raisons de sécurité. Mais il est clair qu'un certain nombre d'Etats se servent de la couverture humanitaire pour infiltrer leurs agents. Les ONG sont très vigilantes, mais ce sont des milieux très perméables parce qu'on a tous des problèmes de recrutement. Ça a été particulièrement le cas pendant la guerre d'Afghanistan.

Dans le roman, vos personnages éprouvent une espèce d'euphorie dans l'exercice de leurs missions secrètes. L'avez-vous ressentie vous aussi ?

Ah oui, c'est très excitant ! Il y a incontestablement un danger qui procure de l'adrénaline. Je fais partie de ceux qui aiment ça. Et, pour beaucoup, c'est la motivation principale. Ils ne sont bien que dans cette situation-là.



SIEGE DE NOTRE JOURNAL (SAINT-OUEN), LE 2 FEVRIER. « Quand j'ai fait le choix de ne plus faire de médecine, au début, ça m'a beaucoup manqué », explique Jean-Christophe Rufin, qui a décidé aujourd'hui de se consacrer essentiellement à l'écriture. (LP/GUY GIOS.)

« Il est hors de question de choisir entre la planète et les humains »

Ce roman est-il une façon de nous alerter sur le visage d'une écologie terroriste ?

Un roman, c'est comme une moto. Il faut qu'il y ait un gros moteur pour monter les côtes et emporter beaucoup de choses dans les sacs. Je voulais montrer une écologie qui n'est pas forcément sympa. On sait même qu'il y a une écologie nazie. Voilà, je voulais montrer ça.

Est-ce que ce type de dérive est possible en France, selon vous ?

En France, je ne pense pas, parce qu'on a une écologie très humaniste. Même s'il y a des franges assez radicales parmi les Verts français, elles ne sont pas majoritaires. Notre écologie est people. Elle a démarré avec

Brigitte Bardot et continue avec Nicolas Hulot. Elle est aussi très soucieuse d'occuper des postes, d'avoir de bons résultats aux élections, de faire des alliances... Ça, c'est rassurant. La France est sans doute le pays le plus protégé en matière d'écologie radicale.

Quelles actions vous sembleraient efficaces ?

Il y a deux préalables très importants avant toute décision, même sur le réchauffement climatique. Le premier consiste à éviter la confrontation entre les intérêts de la planète et ceux de l'individu. Il est hors de question de choisir entre la planète et les humains. En matière de surpopulation, je ne nie pas qu'il y a un vrai problème de survie, mais il se pose plus en termes d'élévation du niveau de vie que de ressources alimentaires. On peut nourrir toute la planète. Ça a suffisamment été dit. En revanche, on sait très bien qu'il suffit d'élever le

niveau d'éducation des femmes pour que la régulation de la population se fasse. Il faut aussi essayer de convaincre les dirigeants politiques de ne pas se livrer à des politiques de concurrence démographique. Je pense à l'Éthiopie, où deux populations, les musulmans et les chrétiens, sont à 50-50. Il y a une vraie compétition entre eux, et il est clair que celui qui lâche perd le pouvoir. Ce sujet est absolument fondamental, et on n'en entend pas parler.

« Si je devais soutenir quelqu'un, c'est Bayrou qui aurait mes faveurs »

Pensez-vous qu'en France nos dirigeants aient une vraie conscience de l'écologie ?

Je pense que Chirac va prendre sa retraite avec une conscience intégrale du problème. Je ne suis pas cer-

tain que ce soit vraiment le cas pour les autres.

Quel jugement portez-vous sur la campagne présidentielle ? Et, d'abord, êtes-vous toujours de droite ?

C'est bas ! (Rires.) C'est vrai que j'ai été amené à travailler avec des gouvernements de droite, mais un peu par hasard. Mon ami Claude Malhuret, qui avait été président de Médecins sans frontières, était devenu secrétaire d'Etat aux Droits de l'homme du gouvernement Chirac. Le pauvre était tombé dans un piège épouvantable. C'était un ministère sans argent. Je me souviens qu'il avait fait installer un cerisier du Japon dans son bureau et que nous passions des heures à le regarder en se demandant : « Mais qu'est-ce qu'on pourrait faire ? » Malhuret n'était pas un homme de droite. Il y avait une erreur de casting à la base. Quant à moi, j'ai une vraie réticence à l'égard de Sarkozy. Il repré-

sente à mes yeux l'illustration du tournant sécuritaire par rapport au monde extérieur. Je ne suis pas très convaincu par Ségolène Royal. Si je devais soutenir quelqu'un, c'est Bayrou qui aurait mes faveurs.

Vous pourriez être son secrétaire d'Etat aux Droits de l'homme ?

Franchement, il n'aurait pas besoin de moi. Il est entouré de gens très compétents. Et puis, si j'avais dû me lancer dans la politique active, je l'aurais fait depuis longtemps. Beaucoup d'occasions se sont présentées et je n'ai jamais voulu.

Comment voyez-vous le monde de demain ?

Je crois que le pire danger consiste à se protéger des problèmes de l'ensemble du monde. En créant des barrières, en disant : « Il y a un certain nombre de gens qu'il faut mettre à distance. » Cette idée-là, elle nous condamne.

Vous avez une passion pour la montagne. Est-ce une façon pour vous de voir les choses autrement ?

C'est vrai que j'ai acheté une maison en Haute-Savoie, moi qui suis né dans la partie horticole de la France. Le Berry, c'est vraiment chaque pouce de terrain cultivé par quelqu'un depuis des siècles... Mais j'aime bien les peuples de montagne, parce qu'ils ont une certaine modestie par rapport à la nature. Je l'ai constaté au cours de mes missions, c'est toujours dans les pays de montagne que je me suis senti le mieux. Et quand on écrit un roman, il y a un côté physique. J'écris en survêtement et à la main. La différence, c'est que, lorsque vous arrivez en haut du Mont-Blanc, vous êtes moins exposé aux critiques que lorsque vous sortez un livre ! ■

BIO EXPRESS

- **1995.** Quitte le ministère de la Défense et devient attaché culturel au Brésil.
- **1997.** Publie « l'Abyssin » (Gallimard).
- ▼ **2001.** Reçoit le prix Goncourt pour « Rouge Brésil » (Gallimard).



(LP/PHILIPPE LAVIEILLE)

- **2003.** Président d'Action contre la faim.
- **2004.** Publie « Globalia » (Gallimard).
- **2005.** Montagnard averti, Jean-Christophe Rufin, qui a acheté un chalet au pied du Mont-Blanc, parvient en haut du mont Cervin, à 4 007 m d'altitude.



(DR)



(DR)

- ▲ **2005.** Avec Samuel Le Bihan, pour la Journée mondiale de l'alimentation.
- **2007.** Sortie du « Parfum d'Adam », son 7^e roman, chez Flammarion.